

4

16.4

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DES

MEMBRES DU SALON DES ŒUVRES.

SALON DES ŒUVRES

(RUE BONAPARTE, N° 112, A PARIS)

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DES

MEMBRES DU SALON DES ŒUVRES

TENUE SOUS LA PRÉSIDENTE

DE MONSEIGNEUR GRANDIN

Évêque de Saint-Albert (Amérique du Nord)

LE SAMEDI 2 FÉVRIER 1878

(5^e ANNÉE 1873-1878)



BOURGES

E. PIGELET, IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ

RUE JOYEUSE 15

—
1878

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE
DES
MEMBRES DU SALON DES ŒUVRES.

5^e ANNÉE (1877-1878).

Le samedi 2 février 1878, dans la grande salle du Cercle catholique du Luxembourg, s'est tenue l'assemblée générale annuelle des Membres du Salon des Œuvres.

Un auditoire aussi distingué que nombreux avait bien voulu répondre à notre invitation.

Vers 8 heures 1/2, Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, qui, depuis plus de vingt ans, exerce son apostolat dans les régions les plus sauvages de l'Amérique du Nord, a pris place au fauteuil, assisté des Membres du Bureau.

Au début de la séance, Sa Grandeur a donné la parole à M. Antonin Rondelet, Président du Salon, qui s'est exprimé en ces termes :

« MONSEIGNEUR ET MESSIEURS,

« Cette réunion est destinée à ouvrir la cinquième année du Salon des Œuvres. Je me sers de ce mot : *ouvrir*, comme d'une fiction constitutionnelle. Dans la réalité, le Salon des Œuvres, fermé le dernier mercredi de juillet, se rouvre invariablement le premier mercredi de novembre, et chaque

année, nous avons cette joie, au lendemain des vacances, de nous retrouver plus nombreux à ce rendez-vous de la paix et de la liberté chrétiennes.

« Il faut bien le dire, Messieurs, le Salon des OEuvres représente pour nous l'heure du repos, le calme de l'âme, la tranquillité et l'ornement de notre vie. Nous nous sentons ici tels que nous voudrions être toujours, c'est-à-dire paisibles, doux, reposés, maîtres de nous-mêmes, et utilisant ce salubre loisir à nous entretenir des choses qui éclairent et qui relèvent l'âme.

« Reconnaissons-le, Messieurs et chers Confrères, ce qui manque à notre temps, même dans les existences les plus vaillamment chrétiennes, ce qui manque au suprême degré, aussi bien à l'âge mûr qu'à la jeunesse, j'allais presque dire à l'enfance, c'est la joie. Il semble aujourd'hui que, dès nos premières années, nous ayons perdu le sourire; et si, avec la grâce de Dieu, nous venons à bout de retenir nos larmes, de combattre nos murmures, d'éteindre la sombre inquiétude de nos regards, nous ne présentons plus guère à nos amis cette physionomie resplendissante de confiance et de béatitude chrétiennes, dont le Saint-Père donne à ses enfants et le modèle et le conseil.

« Cela tient certainement, Messieurs, à ce que les hommes de notre temps ne savent plus guère ce que c'est que de s'appartenir et de disposer, dans leur indépendance morale, des doux biens de leur propre cœur. Ils laissent pénétrer jusqu'au fond de leur âme, dans cette région qui devrait rester le sanctuaire inviolable de notre dignité et de notre force, ils y laissent pénétrer non pas seulement le retentissement, mais jusqu'au flot du dehors; et lorsque ce dernier asile a été envahi, ils s'étonnent de n'y plus trouver place pour eux-mêmes, pour leur réflexion, pour la méditation de leurs actes, pour les sentiments délicats et fortifiants qui préviennent la sécheresse et l'égoïsme.

« C'est faute de savoir interrompre, ou tout au moins

suspendre à propos leur vie active, que tant de gens finissent par engager dans une sorte de mécanique involontaire toutes les pensées de leur entendement et toutes les puissances de leur volonté. Chose étrange! L'oisiveté elle-même trouve moyen de se laisser confisquer par cette multiplicité inutile d'actions sans but, sinon sans prétexte; et ceux-là qui n'ont rien à faire ont imaginé de prendre leurs simulacres d'occupations pour des travaux. Ainsi, entre les intérêts qui poursuivent l'argent, les distractions qui rêvent le plaisir, les habitudes qui envahissent la liberté, la vie devient triste comme une formule, ou pénible comme un remords. Alors il n'est plus, pour cette pauvre intelligence, obsédée de ses calculs, poursuivie par ses désirs, confisquée par ses intérêts, il n'est plus d'espace, plus de spontanéité, plus d'air dans la vie. Sa pensée ne se renouvelle pas, et le mensonge de cette activité extérieure cache une incurable langueur et une sorte de torpeur malade.

« Il suffit, hélas! pour confirmer ce qu'on vient de dire, de jeter les yeux sur nos promenades publiques, sur nos salons, sur l'intérieur même de nos familles. La jeunesse a-t-elle encore aujourd'hui cet air souriant et doux, qui la faisait appeler par le sage Périclès le printemps de la vie? Le père de famille ne rentre-t-il pas à son foyer, *le front chargé d'ennuis*, pour parler comme le poète? La mère elle-même ne promène-t-elle pas tout autour d'elle, sur sa petite famille, un regard où se lit plutôt l'inquiétude que le contentement? Tous nos rapports n'ont-ils pas quelque chose de tendu et de guindé, et l'aisance n'est-elle pas absente de nos manières, comme l'abandon étranger à nos cœurs?

« Comme nous sommes loin, Messieurs, de la véritable attitude de l'âme chrétienne! *Estote hilares*, nous dit saint Paul : et lorsque le Psalmiste s'écrie : « *Qu'il est bon pour des frères d'habiter ensemble!* » il ajoute ensuite, suivant l'antique tradition, *qu'il n'est rien de plus doux : Ecce quam bonum et quam jucundum!*

« Voilà justement, Messieurs et chers Confrères, pourquoi le Salon des OEuvres a été créé. C'est pour rétablir dans notre propre existence ce que nous souffrons tous de n'y point sentir et de n'y point goûter, la paix et le rafraîchissement de la pensée. Puisqu'on ne peut plus mettre le pied dans un salon et je dirai presque dans un lieu habité, sans y entendre parler politique, n'est-ce pas déjà une bien bonne et bien réjouissante chose que d'avoir quelque part, dans le monde, un endroit béni et privilégié, où il n'est pas question de guerre, d'élection, de suffrage, où l'on puisse respirer un moment et retrouver pour quelques heures, avec le charme de la paix, je ne sais quelle fraîcheur, quelle innocence, quelle résurrection de notre vie.

« Ce qui contribue peut-être plus que tout le reste à nous donner cette physionomie assombrie, c'est, avant tout, l'impuissance où nous sommes de renouveler nos idées. Chacun suit son courant avec un impitoyable esprit de servitude, et le nombre est plus grand qu'on ne pense de ceux qui, en face des chutes du Niagara, songent non pas à les admirer, mais à en faire le moteur d'une mécanique.

« Il ne faut pas sourire, Messieurs, de ces infirmités de notre pauvre nature humaine, il faut les plaindre; il faut surtout y porter remède.

« C'est ici, Messieurs, c'est au Salon des OEuvres, que nous pourvoyons à l'approvisionnement et au renouvellement de notre pensée. C'est ici que nous venons chercher des réflexions salutaires, des idées nouvelles, des connaissances variées et étendues, capables d'alimenter l'activité intellectuelle de nos esprits, en même temps que de satisfaire aux besoins délicats de notre cœur. Nous n'aurons plus besoin, comme tant d'autres, d'acheter le matin un journal, pour en remplir notre conversation et le répéter sans trêve à quelqu'un qui l'a lu comme nous, et qui nous souffle si nous nous arrêtons. Quelle misère et quel lamentable usage de nos facultés que ces entretiens de perroquet! Comme il fait bon retrouver

dans ses souvenirs des informations plus hautes, plus générales, plus dignes de nous, des renseignements sur tout ce qui peut, de notre temps, se faire de grand et d'utile pour la gloire de Dieu. C'est ici que, pour obéir à la parole de l'Évangile, on lève le boisseau sous lequel la modestie avait mis la flamme de la charité, et, pour parler le beau langage des Écritures, le candélabre des sacrifices.

« Notre cher et digne Rapporteur va nous montrer mieux que je ne saurais le faire moi-même, comment on s'y prend au Salon des Œuvres pour échapper aux conversations d'intérêt, de politique, de désœuvrement. Il vous dira ce que nos communications journalières y substituent. C'est à lui qu'il appartient de donner ainsi la démonstration de nos dires, et je ne suis pas moins impatient que vous de l'écouter. Aussi bien je me sens moi-même un témoin trop suspect, pour ajouter une foi bien entière à mes propres affirmations. Il m'a été donné de goûter ici, tous les mercredis, des heures trop charmantes et trop douces, pour être bien sûr d'en parler avec un véritable sang-froid. J'en ai pour témoins et pour garants tous ceux qui ont pris part à ces entretiens fraternels. Ils ont fait du Salon des Œuvres le loisir, le luxe, le ressort de leur existence. Il faut rappeler, en terminant, pour me conformer aux habitudes acceptées de la réclame moderne, comment on devient membre titulaire du Salon des Œuvres. Simplement en donnant son nom qui passe sous les yeux du Conseil; et si vous me demandez quelles en sont les obligations, je vous dirai qu'il n'y en a pas d'autre que d'avoir l'esprit assez élevé pour s'intéresser aux choses de l'âme, et le cœur assez ouvert pour nous rendre ces sentiments de touchante estime et de cordiale affection, que nous nous portons ici les uns aux autres. »

Après cette allocution dont maints passages ont été accueillis par de chaleureux applaudissements, M. Louis Chuit, l'un des secrétaires, a résumé, dans le rapport suivant, l'en-

semble des communications faites au Salon des OEuvres dans le cours de la dernière année.

« MONSEIGNEUR,

« MESSIEURS,

« Il y a quelques mois, à l'issue d'une messe célébrée pour le Salon des OEuvres, le R. P. Dubroca nous adressait ces paroles, que je suis heureux de pouvoir rappeler en ce moment : « Vous savez, Messieurs, nous disait-il, le rôle que les « Salons ont joué sous la Restauration dans l'histoire de notre « littérature et de nos arts. Quelques-uns d'entre vous ont pu « voir, les autres connaissent, par des récits, ces réunions, où se « conservaient les traditions de la langue délicate et élégante « d'un autre temps. L'esprit s'y aiguisait, pour ainsi dire, « au contact de talents fins et cultivés, d'intelligences ornées « des dons les plus rares. Toutes les questions du jour y « étaient traitées, et, s'il se manifestait quelque divergence « d'opinion, cette divergence était toujours atténuée par ce « que la politesse française a de plus exquis dans les formes. « C'était une jouissance enviée que d'être admis dans ces « Salons, y avoir ses entrées équivalait presque à un titre de « noblesse. Eh bien, Messieurs, le Salon des OEuvres doit « continuer ces traditions ; mais, avec la politesse, qui d'ail- « leurs ne peut manquer à de vrais chrétiens, et au-dessus de « l'esprit, qu'il ne leur est pas défendu d'avoir, quoique nos « adversaires prétendent en garder le monopole, le Salon des « OEuvres doit faire régner les sentiments de *charité chrétienne, le dévouement à la foi catholique et aux bonnes œuvres.* « Ce doit être comme une atmosphère embaumée qu'on « respire en y entrant, dont on s'imprègne et dont on en « remporte chez soi le doux et vivifiant parfum. Il faut que « *votre titre de membre du Salon des OEuvres, soit par lui-même « une attestation de vos croyances. »*

« Messieurs, la mission que l'éminent prédicateur assignait au Salon dans ces paroles que vous venez d'admirer, c'est celle que ses fondateurs ont ambitionnée pour lui dès ses humbles débuts, et à laquelle, nous pouvons le dire sans fausse modestie, il est resté fidèle jusqu'à ce jour. C'est, avec la grâce de Dieu, nous osons le croire, ce qui a assuré son succès.

« Qu'est-ce donc que le Salon des Oeuvres? — Après cinq années d'existence et d'une prospérité croissante, en présence de ceux qui l'honorent de leur sympathie, il paraît superflu de poser cette question déjà résolue pour eux. Mais nous aspirons à grandir et à nous développer encore. Et puisqu'une occasion solennelle nous permet de nous faire entendre aujourd'hui à un plus vaste auditoire, nous la saisirons, pour dire, à ceux qui ne nous connaissent point encore, ce que nous sommes et ce que nous faisons.

« Les organes de la presse catholique ont longtemps signalé et déploré avec raison l'absence de relations fréquentes, faciles et cordiales entre les catholiques. Ils constataient avec douleur que chacun, tout en déployant parfois un zèle louable dans sa sphère d'action, était réduit à l'isolement. — Et ce malheur s'expliquait d'autant moins que l'esprit d'union et d'association est essentiellement catholique; car, dans l'Église la soumission aux mêmes dogmes, le dévouement aux mêmes pasteurs, et surtout à leur chef infallible, la prédominance des intérêts spirituels sur les questions d'un ordre inférieur n'établissent-elles pas par le fait même, entre des croyants sincères, les liens d'une intime sympathie? — Il est vrai, que depuis quelques années, les catholiques ne méritent plus les mêmes reproches : nos malheurs ont fait surgir sur tous les points de la France une multitude d'oeuvres et d'associations. — Mais, chacune de ces œuvres a sa spécialité et son personnel à part, qui parfois courrait le risque de se renfermer exclusivement dans un petit cénacle, et de méconnaître d'autres œuvres, de rester étranger à d'au-

tres catholiques, fervents comme eux, mais faisant le bien d'une façon différente. — Il fallait donc constituer un milieu, un centre où les catholiques pussent se voir, s'entretenir familièrement, cordialement, se sentir en communication de croyances, d'inspirations, d'efforts, avec ceux que, la veille encore, ils considéraient peut-être comme des étrangers sans soupçonner en eux de zélés chrétiens.

« De cette nécessité morale est né le Salon des OEuvres. Son titre explique ce qu'il doit être dans la pensée de ses fondateurs. Oui, Messieurs, notre réunion est un Salon : — on n'y discute pas, on y cause. — Mais comment? Si tout le temps s'y passait en entretiens particuliers, le but que nous poursuivons ne serait pas atteint; il s'y dessinerait bientôt de petits groupes, toujours formés des mêmes membres, que leurs relations d'amitié ou d'affaires réuniraient déjà ailleurs, et l'on ne songerait pas à se déranger, pour venir chercher ici ce que chacun pourrait trouver chez soi. Grâce à Dieu, le Salon échappe à ce péril, et ceux-là le savent qui en sont les fidèles habitués. — Il s'agit donc de prévenir ce fractionnement regrettable, et d'engager dans la même conversation une foule nombreuse, ce qui ne signifie pas que nous parlions tous ensemble, comme certain Persan, bien connu, le reprochait dans Montesquieu aux Parisiens du siècle dernier. Le moyen est simple. De fervents catholiques, — et il ne nous en a pas encore manqué, — viennent nous faire, dirai-je, une conférence? non, le terme est trop ambitieux pour un salon; dirai-je un discours? encore moins; je dirai, pour employer le terme consacré ici, une communication. Tel soir, c'est un voyageur qui au retour même d'une exploration lointaine vient nous en raconter les péripéties, nous décrire des mœurs curieuses qu'il a observées; tantôt c'est un érudit qui nous entretient de ses découvertes dans le domaine du passé, tantôt un savant qui nous expose les progrès récents de la science. Parfois des poètes nous font entendre des compositions que de grands maîtres signeraient

de leur nom. Enfin, et ce sont-là même les communications accueillies avec le plus de faveur, celles qui justifient le nom de Salon des Œuvres, un prélat, un prêtre ou un pieux laïque viennent signaler à notre admiration, recommander à notre bienveillance une œuvre de charité, de zèle, déjà ancienne, mais mal connue, ou bien encore une œuvre récente qui cherche dans une publicité légitime un appui *surtout* moral, car nous ne faisons jamais ni souscription ni quête. Nul apprêt dans ces causeries, rien qui ressemble le moins du monde à une leçon, à un discours. Pour nous, ceux-là disent le mieux qui prennent le ton d'un homme conversant au milieu d'un cercle d'amis. C'est le sujet même de la communication qui devient l'objet d'un entretien général. Tel Membre souhaite des explications sur un point qui l'intéresse, tel autre rectifie une appréciation qui lui a semblé inexacte, un troisième nous fait part de ses souvenirs personnels sur les hommes et les choses qui ont attiré notre attention. — Cet échange de sentiments provoqués par la parole vivante, ce croisement de questions et de réponses improvisées, cette spontanéité de la pensée, cette vivacité de l'expression, n'est-ce pas là la véritable conversation, telle qu'elle a été pratiquée par les Salons, qui lui ont dû une célébrité durable dans l'histoire littéraire et religieuse de la France ?

« Mais, à côté de ces conversations vraiment générales, une satisfaction convenable a été accordée à un autre besoin moral. Une part de la soirée a été réservée pour des entretiens plus intimes avec les amis préférés qu'on a eu le bonheur de rencontrer dans la réunion. La tasse de thé traditionnelle fait son entrée pendant ces causeries familières et vient compléter la ressemblance avec des réunions plus mondaines.

« Les catholiques de Paris ne sont pas seuls à jouir des avantages que leur offre le Salon ; nos Confrères de la province et de l'étranger y sont admis. Et non-seulement ses

portes leur sont ouvertes, mais nous ne perdons aucune occasion de les convier à nos réunions, nous sommes heureux de leur céder la parole, notre vive reconnaissance est acquise à tous ceux d'entre eux qui viennent nous entretenir du bien qui se fait chez eux ; cependant, ne fissent-ils que de nous honorer de leur présence, ils sont les bienvenus parmi nous.

« Cette hospitalité que le Salon offre à tous les catholiques, qu'ils arrivent de nos départements ou qu'ils aient leur patrie au delà de nos frontières, n'est pas le moindre des services qu'il peut rendre. Car, pour bon nombre d'étrangers, il satisfait à un besoin de l'esprit et du cœur ? Qui de nous n'a plus ou moins voyagé ? Qui de nous, loin de Paris et des siens, dans une ville étrangère, ne s'est pas dit quelque jour avec tristesse : Il y a peut-être ici des catholiques fervents : quel serait mon bonheur de les voir tous ensemble, de leur serrer la main, de passer une soirée dans leur société ! Et ces catholiques ont peut-être fondé des Oeuvres admirables que leur modestie tient sous le boisseau : quel sujet d'édification ne m'offriraient-elles pas ! Mais, hélas ! où trouver ces catholiques réunis ? Je vois dans cette ville des monuments, des promenades, des musées ; mais je ne rencontre que des visages indifférents ; mais où sont les cœurs qui battent avec moi du même amour pour l'Église, pour le Pape, pour notre clergé, pour toutes nos institutions, Frères de la Doctrine chrétienne, Sœurs de charité, Conférences de Saint-Vincent de Paul ? Eh bien, Messieurs, cette tristesse que vous avez éprouvée ailleurs, d'autres en ont été saisis plus vivement encore dans cette immense capitale. Ce que l'étranger connaissait de Paris, c'étaient les réunions mondaines, les spectacles, les affaires, le mouvement extérieur. Il pouvait même entrer dans nos somptueuses églises, s'agenouiller pieusement avec les fidèles, se sentir uni à eux dans une communauté de prières et d'adoration. Mais cet étranger regrettait de ne pouvoir jeter un coup d'œil sur ce monde des Oeuvres qui présente un des aspects les plus admirables, sinon des plus

célèbres de notre grande ville. S'il était observateur, rien ne venait le consoler des plaies physiques et des misères morales qu'il découvrait sous des dehors si brillants.

« Heureusement il n'en est plus ainsi. Le Salon offre aujourd'hui aux catholiques de la province et de l'étranger un centre qui se distingue par un caractère essentiellement religieux, sans être ni une église ni une réunion de piété dans le sens rigoureux du mot. Là, du moins, il est sûr d'entendre une agréable causerie, dont il recueillera une vive jouissance, une grande édification, et qui laissera dans sa mémoire une impression ineffaçable.

« Peut-être, Messieurs, avons-nous une trop haute idée de nous-mêmes, peut-être entre-t-il un peu de partialité dans nos appréciations? Ce qui nous rassure contre ce scrupule, c'est que nous avons reçu les encouragements de prélats illustres. Mgr de Forcade, archevêque d'Aix et d'Embrun, Mgr Dubuis, archevêque de Galveston aux États-Unis, Mgr de Girardin, prélat de la maison de Sa Sainteté, Mgr Sussex, Mgr l'Évêque de Canton en Chine, Mgr de Ségur ont bien voulu prendre la parole au milieu de nous et nous accorder leur bénédiction comme un témoignage de leur sympathie. C'est à la fois pour nous un honneur, et un devoir de les nommer, pour leur offrir ici l'hommage public de notre respectueuse reconnaissance. Enfin le tableau que nous allons vous présenter des communications entendues l'année dernière achèvera notre justification. Au premier plan de ce tableau nous plaçons les Œuvres. Personne de vous n'a oublié le récit dramatique où Mgr Dubuis a retracé le souvenir de ses débuts, de ses épreuves et aussi de ses triomphes dans les missions du Texas qu'il a évangélisées pendant plus de trente ans. Mgr de Girardin, directeur de la Sainte-Enfance, a bien voulu nous donner sur cette Œuvre les détails les plus nouveaux et les plus curieux. Le vénéré pasteur de cette paroisse, M. le Curé de Saint-Sulpice, nous a témoigné son insigne bienveillance par une

communication sur le Pèlerinage de Chartres et sur les rapports anciens et vénérables qui unissent la paroisse de Saint-Sulpice avec ce sanctuaire. L'organisation des catéchismes de Saint-Sulpice qui remonte au vénérable M. Ollier, et qui est une merveille dans son genre, nous a été expliquée par M. l'abbé de Roquetaillade. Je regrette de ne pouvoir m'étendre longuement sur la communication du R. P. Charmettan des Missions d'Afrique. Ce vaillant prêtre nous a entretenus des trois martyrs du Sahara, victimes du fanatisme musulman. C'était pour nous un pieux devoir de recueillir un pareil témoignage sur leur mort précieuse devant Dieu ; car parmi ces confesseurs de la foi, nous comptons un des nôtres, le R. P. Paulmier que nous avons eu le bonheur d'entendre il y a trois ans. — C'est le premier martyr du Salon des Œuvres. Pourrions-nous omettre la communication si édifiante du R. P. Tesnière sur la Congrégation des Pères du Très-Saint Sacrement à laquelle il appartient ; celle du R. P. Denis, supérieur des Passionnistes anglais de Paris, sur la naissance de sa congrégation en Angleterre, et sur l'apostolat que sa communauté exerce dans notre ville parmi les catholiques anglais, et même parmi les protestants ? Chaque année, des membres de l'aristocratie anglaise prononcent leur abjuration dans la chapelle des Passionnistes. — Un soir, en entrant au Salon, nous avons eu la surprise d'en voir les murs tapissés de grandes images religieuses, dont le dessin trahissait la main d'artistes chinois. Un moment après, le R. P. Vasseur de la Compagnie de Jésus, venait nous donner les renseignements les plus curieux sur l'Œuvre de l'Imagerie religieuse populaire, à bon marché. Fondée en Chine, par le R. P. Vasseur, l'Œuvre a franchi l'Océan et se développe à Paris pour s'étendre, dès qu'elle le pourra, sur la France et le monde catholique. Nous devons signaler aussi l'Œuvre de Saint-Paul qui consiste à faire imprimer des ouvrages et des journaux religieux par de pieuses ouvrières réunies en communauté religieuse et vouées

ainsi à la défense de la foi catholique. Le fondateur de l'Œuvre, M. le chanoine Schorderet de Fribourg en Suisse, nous a initiés à ses débuts et confié les espérances qu'elle lui inspire. Toutes les œuvres de charité et de zèle établies à Vienne en Autriche, nous sont maintenant connues, grâce à une communication des plus intéressantes de M. le baron de Stillfried, président général des Comités catholiques de Vienne et de l'empire d'Autriche. Voilà donc des communications qui nous viennent de la province, de l'Algérie, de la Suisse, de l'Autriche. Pourrait-on mieux établir la notoriété dont jouit notre Salon, loin d'ici, dans nos départements et à l'étranger? — Citons encore une Œuvre, la Société dite de l'Allaitement maternel, dont une célébrité médicale, M. le Docteur Brochard, nous a parlé avec l'autorité et la compétence qu'il doit à ses études sur les enfants.

« Après les Œuvres, les sciences. Là encore nous avons une abondance de richesses. Et si nous sommes obligés de nous restreindre, nous ne saurions passer sous silence les remarquables études juridiques sur le temporel du Clergé, et sur l'observation du dimanche par M. Nicolay, avocat à la Cour d'appel; la communication de M. Beyaert, lauréat des Universités belges, sur l'enseignement des sciences économiques et sociales à l'Université de Louvain; dans le domaine de l'archéologie, le savant travail du R. P. Ledrain de l'Oratoire, sur un sarcophage gréco-égyptien; puis une relation des fouilles de Palestrina, par M. Fernique, membre de l'École française de Rome. Des gravures et des spécimens de l'art antique, qui ont été mis sous nos yeux, ont doublé l'intérêt de ces communications. L'art médical a été représenté par un membre éminent de la Faculté, qui nous a exposé, sous le nom de *Policlinique*, un nouveau système d'enseignement de la médecine.

« Messieurs, vous avez pu admirer déjà la richesse et la variété des sujets traités devant nous. Que dirons-nous en abordant le chapitre des beaux-arts? Quelle soirée que celle

où M. Connelly, doyen de la Faculté catholique de droit, nous a donné sa causerie incomparable sur la part de l'idéal dans l'art et dans la vie ! Quelle soirée encore que celle où M. Daillières a fait entendre, avec le talent de déclamation que vous savez, son admirable tragédie de Jeanne d'Arc, à peine inégale aux classiques ! Après de telles œuvres, nous avons le droit de n'accorder notre admiration qu'avec réserve. — M. Delpit a su à son tour la conquérir tout entière par sa tragédie chrétienne de Constantin, si élevée de ton et d'inspiration. — La musique n'a pas été oubliée : nous avons eu de M. Reyne un compte-rendu de la messe de sainte Cécile par M. Gounod, au lendemain de sa première exécution. — Rappeler la communication de M. Marius Sépet sur le théâtre au moyen âge, celle d'un autre critique sur la sculpture au salon de 1877, et une seconde, sur les richesses artistiques de la France, c'est raviver pour nos auditeurs le souvenir de quelques heures charmantes, trop vite écoulées.

« Les communications sur les voyages ont été nombreuses et nous ont conduits dans toutes les régions du globe. Toutefois, sans sortir de l'Europe, ni même de la France, nous avons suivi, en imagination, M. de Marolles dans son ascension au mont Blanc. Son esprit, sa verve nous ont rendu le trajet facile en nous ménageant des haltes agréables.

« M. Reyne nous a donné un charmant récit de sa visite au célèbre monastère de la Pierre-qui-Vire, et aux ruines de l'ancienne abbaye de Vézelay en Bourgogne. M. Xavier Roux, membre du Conseil général des Hautes-Alpes, a exploré ce département et attiré notre attention sur ses mœurs et ses coutumes patriarcales. L'Algérie et sa colonisation ont été l'objet d'une étude approfondie due à M. Dupré de Saint-Maur, colon en Algérie depuis 1844. M. Audley a esquissé rapidement, mais avec la sûreté d'informations qui le caractérise, la géographie, l'histoire et la constitution sociale de l'Herzégovine et du Monténégro. Un officier des plus distin-

gués de notre état-major a complété ces renseignements sur le théâtre de la guerre par une admirable étude topographique sur les provinces Danubiennes et la chaîne des Balkans, au point de vue de la défense, étude que les événements actuels ont vérifiée. Nous nous rappelons aussi les recherches si neuves et si instructives de M. l'abbé Soulié, curé d'Issy, et aujourd'hui professeur à l'Université catholique de Lille, sur les origines gauloises des races de l'Allemagne du sud. Au retour d'un voyage en Hollande, M. Blanchemain, ingénieur, nous a donné avec la compétence d'un homme de l'art, une description des immenses travaux de dessèchement des merveilleux canaux construits par les Hollandais. Nous sommes redevables de renseignements tout à fait inédits à M. le Docteur Molle, sur l'Afrique équatoriale, et à M. le Docteur Teissier sur le volcan du Popocatepelt au Mexique. M. Paul Caron a fait au Salon un récit de son voyage chez les Kalmoucks, entre le Don et le Volga. Nous ne craignons pas d'affirmer que l'on eût en vain cherché, même dans des ouvrages spéciaux, des informations aussi étendues et aussi fidèles que les siennes sur les mœurs et le culte de ces populations perdues au fond de la Russie.

« La littérature ne pouvait être oubliée au Salon. Des livres nouveaux nous ont été signalés par des comptes-rendus. Mais, ce qui donne à ces renseignements bibliographiques un intérêt hors ligne, c'est que nous les devons aux auteurs mêmes. Grâce à leurs confidences, nous ne voyons pas seulement le résultat imprimé, nous voyons naître dans l'esprit de l'auteur l'idée mère du livre, nous en suivons les développements à travers tout un monde de réflexions et de recherches, en un mot, nous assistons à la création de l'œuvre. Nous citerons d'abord le bel ouvrage sur la Pologne, du R. P. Lescœur de l'Oratoire qui nous en a fait une analyse bien remarquable. M. l'abbé Deminuid, professeur de littérature française à l'Université catholique de Paris nous a fait un exposé de son travail sur Pierre-le-Vénéralbe, abbé

de Cluny. C'a été, nous pouvons le dire, un vrai tableau, d'où se détachaient vivantes les figures les plus célèbres du XII^e siècle. M. l'abbé Duchesne, professeur d'archéologie sacrée à la même Université, nous a entretenus de ses thèses pour le doctorat, vraies mines de science et d'érudition. M. l'abbé Duquesnoy, docteur ès-lettres, au lendemain de sa soutenance à la Sorbonne, nous a analysé ses belles thèses philosophiques. Nous avons eu aussi la bonne fortune d'entendre un prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, connu et aimé du Salon des OEuvres. Je le signalerai suffisamment en rappelant le titre de son livre, *Les Merveilles du Cœur*. M. Charles de Ribbe, avant la publication de son livre, nous a lu sur l'organisation de la famille des fragments admirables. A cette revue bibliographique est venue s'ajouter une communication de M. Lecoy de la Marche sur la chaire chrétienne au moyen âge. Tous les Membres du Salon savent que l'Université catholique de Paris s'est empressée de reconnaître le talent et la science de l'auteur, en l'appelant à occuper la chaire d'histoire de France.

« J'arrive, Messieurs, à la dernière partie de ce rapport que je ne pouvais abréger sous peine d'être infidèle. Sous le titre de renseignements s'y trouvent groupées des communications importantes, peut-être les plus appréciées de toutes. Nos auditeurs en jugeront. Ils n'ont pas oublié M. Huit, professeur de littérature grecque à notre Université et son remarquable exposé de la crise religieuse que traverse la Suisse. M. Auguste Roussel, à son retour de Rome, est venu nous raconter les manifestations de foi et d'amour dont le Saint-Père a été l'objet pendant les fêtes du 3 juin. N'avons-nous pas eu aussi un modèle charmant de ce genre de communications dans le compte-rendu que M. Eugène Beluze nous a fait des fêtes séculaires de Bruges où il représentait si dignement le Salon. M. le comte de Vaziers, non moins connu par ses précieuses collections que par son savoir artistique, en nous signalant une vente de tapisseries anciennes, nous donne des détails

complets sur leur fabrication à différentes époques, et sur les progrès ou la décadence que révèlent les modèles de chaque siècle. Le Presbytérianisme, tel qu'il se maintient en Écosse, ne pouvait être mieux étudié qu'il ne l'a été par M. Jules Caron, consul général à Édimbourg pendant près d'un quart de siècle. A cet ensemble déjà considérable, il faut joindre une série de communications où des professeurs de chacune des Universités catholiques de France ont bien voulu nous exposer les premiers débuts de ces établissements, l'organisation et le programme des cours, et les mesures prises pour assurer à l'enseignement des maîtres toute l'efficacité possible.

« Messieurs, après avoir rendu hommage à tant d'hommes distingués, qui nous ont apporté le concours de leur parole, je pense être votre interprète à tous en payant un légitime tribut de reconnaissance à M. Antonin Rondelet, notre président. Vous savez l'aisance, l'entrain, la gaieté qu'il fait régner dans nos réunions, charmes tout-puissants pour séduire ceux qui assistent pour la première fois à nos soirées, et le ramener au milieu de nous. Que M. l'abbé Lebrun, le vice-président de notre Salon me permette de l'associer à ces hommages ; il y a des droits par son zèle infatigable, pour assurer à nos réunions, des communications dignes de ceux qui les honorent de leur présence.

« Voilà, Messieurs, ce qu'a été le Salon des Œuvres depuis notre dernière réunion générale. N'y a-t-il pas pour ses Membres, dans ces communications, une somme de faits et d'informations, inestimable par elle-même, et qu'ils chercheraient vainement dans d'autres compagnies ? Et cependant elles doivent un nouveau prix à leur caractère d'actualité, qui, du reste, n'a pas échappé à nos auditeurs. Ainsi, à l'avantage de réunir les catholiques dans un milieu hospitalier, le Salon joint le mérite de satisfaire leur juste curiosité sur tous les événements du jour qui intéressent leur foi ou leur charité chrétienne. Cinq années de succès toujours

croissants nous prouvent que le Salon est dans la bonne voie ; il n'a d'autre ambition que d'y persévérer et de mériter toujours davantage les sympathies des catholiques. C'est à eux à leur tour de le soutenir, non pas seulement par leur adhésion, mais par leur présence personnelle et leur zèle à nous amener de nouveaux Membres, Ils sont assurés de travailler au maintien d'une réunion moralement nécessaire à Paris et d'y passer toujours des heures dont il leur restera le plus doux et le plus utile souvenir. »

Après ce compte-rendu que l'Assemblée a écouté avec un vif intérêt, M. Paul Féval a lu une exquise composition littéraire intitulée le *Denier du Sacré-Cœur*. Sa parole, si profondément sympathique, a su communiquer à l'auditoire l'émotion dont elle était animée, et c'est au milieu d'un véritable enthousiasme que l'éminent écrivain a achevé sa lecture.

Au plaidoyer de M. Paul Féval pour la basilique du Sacré-Cœur, a succédé la récitation de deux remarquables poésies de M. Julien Daillière, l'une, fragment d'un poème sur la *Guerre d'Orient* couronné par l'Académie française et la seconde, ravissante idylle intitulée *Les deux nids*.

Enfin la séance s'est terminée par une allocution de Sa Grandeur qui a bien voulu nous raconter divers épisodes de sa vie de missionnaire. Il est impossible de dire avec quel simplicité touchante et vraiment apostolique le vénérable Prélat s'est exprimé. Nous nous bornerons à rappeler que pendant près de trois quarts d'heure il a captivé l'attention de ses nombreux auditeurs, qui, après s'être agenouillés pour recevoir sa bénédiction, se sont retirés sous le charme des plus douces impressions.

EXTRAIT

DES STATUTS DU SALON DES ŒUVRES

ARTICLE 1^{er}.

Le Salon des Œuvres a pour but d'offrir aux personnes qui s'occupent d'Œuvres de charité l'occasion de se rencontrer et de se connaître.

ART. 2.

Il est ouvert tous les mercredis soir de 8 heures à 11 heures.

ART. 3.

Les séances sont consacrées à des entretiens ou communications générales sur toute espèce de sujets pouvant donner satisfaction aux besoins de l'intelligence et du cœur.

Elles se terminent comme dans les soirées de famille par un thé.

ART. 11.

Pour être reçu Membre du Salon, il faut être présenté par deux personnes faisant déjà partie de la réunion.

ART. 12.

Le montant de la cotisation annuelle est de 10 francs.

L'année commence le 1^{er} novembre et finit le 31 octobre.
